

## V.1 BJ/NBJ : pour une lecture des politiques éditoriales

Louise Dupré

Volume 10, numéro 2, hiver 1985

La barre du jour / La nouvelle barre du jour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200502ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200502ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (1985). V.1 BJ/NBJ : pour une lecture des politiques éditoriales. *Voix et Images*, 10(2), 115–124. <https://doi.org/10.7202/200502ar>

## V. ÉTUDES

### V.1 BJ/NBJ: pour une lecture des politiques éditoriales

par Louise Dupré, Collège de la région de l'amiante

Peut-on parler, en ce qui concerne les revues littéraires, de *politique éditoriale*? Le terme est-il adéquat? Rend-il bien compte de la réalité vécue par ces périodiques sans cesse confrontés aux problèmes de production, au bon vouloir des collaborateurs/trices avec qui il faut compter pour s'alimenter, à l'instabilité des équipes rédactionnelles et aux divergences d'opinions si courantes au sein de ces groupes? Rien n'est facile, surtout quand on publie de la fiction et Roger Soublière reconnaît, en 1971, que «les scissions et les polémiques, si fréquentes pendant les six ans de la Barre, démontrent la quasi-impossibilité de former une équipe vraiment unie <sup>1</sup>». Cet aveu, qui aurait pu être endossé par nombre de collectifs québécois, souligne que la BJ n'a pas été à l'abri des dissensions.

S'il n'y a pas eu, à proprement parler, de politique éditoriale à la BJ, on ne saurait nier par contre certaines *tendances éditoriales* évidentes: depuis ses débuts, en février 1965, cette revue, tout en étant marquée par une évolution «normale» au cours des années, a été animée par un étonnant esprit de continuité. Cela, sans doute, grâce à la présence, au sein des comités successifs, de personnes-ressources capables de défendre cette vision. Citons par exemple Nicole Brossard et Roger Soublière, présents à la BJ depuis la fondation jusqu'en 1975 (no 51); Marcel Saint-Pierre, qui s'est retiré en 1973 (no 38) après avoir participé à la revue pendant huit ans; Jean Yves Collette, qui a fait partie de l'équipe de 1967 à 1971, puis est revenu en 1976 comme secrétaire de rédaction, fonction qu'il occupera jusqu'en août 1977 <sup>2</sup> pour fonder en septembre 1977, avec Nicole Brossard et Michel Gay, *La nouvelle barre du jour*. Quand la revue sera confiée à Hugues Corriveau, Louise Cotnoir et Lise Guèvremont, en septembre 1981, le passage se fera dans la poursuite des mêmes objectifs.

### Une revue «universitaire»

La BJ a été fondée par des étudiants/es de l'Université de Montréal: Nicole Brossard, Marcel Saint-Pierre, Roger Soublière et Jan Stafford. De formation universitaire, l'équipe ne reniera pas ses origines; elle ira chercher, chez des professeurs d'université, des collaborations dynamiques et éclairées. Réginald Hamel, par exemple, a fourni certains inédits parus dans la chronique du même nom. Le *Document Miron* (no 26) contient les actes du Colloque Miron organisé par le Département d'études françaises de l'Université de Montréal, en 1970, pour protester contre la loi des mesures de guerre.

Des universitaires s'intéressant à la revue seront également «convoqués» par la direction de la NBJ pour apporter leur point de vue sur certaines questions. Ainsi, Laurent Mailhot signe un article sur l'essai littéraire (no 63); Joseph Bonenfant, un essai intitulé «Masculinités» (no 61); André Belleau préface un numéro spécial sur le fantastique (no 89); André-G. Bourassa publie une intervention où il montre l'écart entre la génération des poètes de l'Hexagone et celle des poètes de la BJ (no 71), etc.

Par sa formation, l'équipe mettra l'accent sur les recherches théoriques. Il ne sera plus question de séparer la fiction de la théorie, mais on cherchera à les réunir dans un rapport dialectique. Dès le premier numéro, il est clairement signifié que la BJ entend publier des analyses littéraires. Au numéro 8, alors que le comité de rédaction passe de quatre à onze membres, on affirme «vouloir faire vivre véritablement la critique et l'essai. D'ailleurs, dans une entrevue accordée à Michel Beaulieu en 1972, Roger Soublière avoue que ce sont «les études beaucoup plus que les textes de création<sup>3</sup>» qui attirent principalement le lecteur et la lectrice. Preuve: les numéros introuvables aujourd'hui ne sont-ils pas des numéros spéciaux consacrés à l'analyse? Celui sur Roland Giguère (no 11-13) ou celui sur les Automatistes (no 17-20)?

On comprendra cette prise de position, tirée d'un document de travail présenté par Marcel Saint-Pierre à l'équipe et daté de 1969-1970:

Cette revue, on le devine, n'a pas pour rôle principal de publier ou d'éditer des textes, mais surtout d'articuler une pensée littéraire et un esprit de recherche littéraire, critique et théorique<sup>4</sup>.

On rêvera même d'articuler «une (théorie) littéraire de groupe ayant une politique définie<sup>5</sup>». Si ce vœu est demeuré une utopie, il n'en reste pas moins que les théories d'avant-garde ont trouvé là une voie. Mentionnons ici la livraison intitulée *L'Image parle* (no 35-37), celle des *Onze analyses* (no 39-41), une première livraison sur la bande dessinée (no 46-49) et, plus à la NBJ, *L'Infratexte* (no 103), *La Bande dessinée* (no 110-111), les actes du colloque Nicole Brossard (no 118-119), etc.

### Une revue de création

Mais si importante que soit la théorie à la BJ/NBJ, elle ne dépassera jamais la fiction. C'est la création qui prévaudra et les considérations théoriques passeront *après* l'écriture. La théorie se construira *dans et par* la pratique littéraire. Exemple: la notion de genre littéraire se retrouve mise en cause, presque par la force des choses, dès le numéro 10: jusque là, des distinctions existaient entre nouvelle, poésie et théâtre.

Évolution donc: on passera du terme *nouvelle* à celui de *prose*, puis à *texte* et à *fiction* pour revenir à *texte*, alors que le concept de *poésie*, plus tenace, sera remplacé par celui d'*écriture* (no 122-123).

Les textes évolueront aussi: ils suivront le cours du temps. Pourtant, une même ligne subsiste à la BJ/NBJ: la constitution d'une écriture tournée vers l'exploration, l'expérimentation. La revue pensera sans cesse à l'avenir, elle voudra le préparer. On souhaite une littérature qui soit *expression* plutôt que *communication*. On vise à faire éclater le mot, à le recréer selon sa propre vision du réel. On veut «structurer la poésie en zones pluridimensionnelles<sup>6</sup>». On voit ce projet comme «un engagement politique<sup>7</sup>». On invoque le fait que «(la) littérature est révolutionnaire car elle permet de faire et de changer la mentalité<sup>8</sup>».

Nous sommes en 1967. À l'orée de ce que la critique nommera plus tard la période formaliste de la BJ. À ce moment précis où l'on conteste le nationalisme de l'Hexagone, où l'on affirme que «le temps des chansons est fini<sup>9</sup>». L'écriture de cette période se transformera doucement, le féminisme viendra en renouveler la thématique, si bien qu'en 1980, on pourra noter, comme Michel Beaulieu dans son liminaire à l'anthologie *Poésie 1980* (no 92-93), «un retour en force du je, du lyrisme, du lisible, d'un vocabulaire que certains n'avaient pourtant, malgré les discours dominants qui se sont succédé depuis dix ans, volontiers terroristes, jamais abandonnés<sup>10</sup>».

Et pourtant. La NBJ continue de se percevoir comme une revue de recherche: elle veut maintenant explorer les diverses voies de la modernité. «Toujours être à l'affût de la nouveauté<sup>11</sup>», affirme Hugues Corriveau dans une entrevue. «(Reconnaître) et faire reconnaître les écritures les plus vigoureuses, d'où qu'elles viennent et où qu'elles aillent (...) travailler à admettre et à renforcer les (différences littéraires)<sup>12</sup>», a dit avant lui Michel Gay.

La décennie 1980 s'est amorcée à la NBJ sous le signe de la singularité, de l'ouverture. L'exploration y est tentée dans plusieurs sens. Car depuis peu, à côté de textes étonnamment lisibles, cohabite la production d'une nouvelle génération d'auteurs/es s'engageant dans ce qu'il conviendrait peut-être d'appeler un *renouveau formaliste*, faisant écho aux expériences précédentes à la BJ. Comme quoi le présent et l'avenir se nourrissent du passé...

### L'espace, la page

Qui dit expérimentation ne peut négliger l'aspect spatial de la textualité. L'écriture, donc, «n'est pas à dire, mais à voir. Elle doit se faire à l'oeil et aux mots. Rien d'autre. Et c'est tout <sup>13</sup>». La dimension graphique restera, tout au long de l'histoire de la BJ/NBJ, particulièrement importante: la présence, au sein des comités rédactionnels, de personnes passionnées par la recherche visuelle n'y sera pas étrangère. On s'intéressera de près à l'image (*L'image parle*, no 35-37), à la bande dessinée (nos 46-49 et 110-111) et à la photographie (*Révélatrices, femmes et photos*, no 136-137). Mais en dehors de ces numéros spéciaux, il faut souligner un souci constant d'illustrer les textes et, qui plus est, de leur donner une dimension visuelle.

Quitte à simplifier, ne pourrait-on pas avancer que la tendance à repenser l'espace de la page s'est déplacée au fil des années. En fait, l'exploration des techniques d'impression — calligraphie, poèmes-dessins, mise en encadrés, caricature, bande dessinée, etc. — sera progressivement détournée vers la recherche photographique, cela, sans doute, selon l'intérêt de l'époque et des équipes successives travaillant à la BJ/NBJ. Peut-être conviendrait-il d'ajouter que, le professionnalisme devenant plus poussé, la qualité des illustrations a suivi...

### Une revue québécoise

Constituer une littérature québécoise — à l'opposé d'une littérature canadienne-française —, apporter par conséquent un regard neuf sur les œuvres du passé, les faire bénéficier d'une autre lecture, tel est le projet de l'équipe fondatrice. Une chronique comme celle des «inédits», parue jusqu'au numéro 30 (automne 1971), sauf dans les livraisons spéciales, propose déjà cette relecture. Il ne s'agira plus de mythifier les auteurs en question, mais bien de leur donner la place qui leur revient réellement dans l'histoire littéraire. De poser sur leur travail un oeil critique. Ainsi, cette présentation de Saint-Denys Garneau qu'on doit à Nicole Brossard, présentation où elle affirme la nécessité de dépasser cet auteur conscient, mais incapable de trouver en lui «la matière et les arguments qui lui auraient permis de VIVRE (...) en accord avec lui-même <sup>14</sup>».

La revue, dans un premier temps, se veut exclusivement québécoise: il faut mettre en place une écriture d'ici débarrassée du folklore et des thématiques usées. Écriture québécoise, bien sûr, mais au carrefour de la pensée européenne et américaine que, de toute façon défend la BJ. La revue sera traversée par le structuralisme, la psychanalyse, le marxisme, par ce que Nicole Brossard nommera plus tard notre «grand surmoi français», puis par le féminisme. L'influence américaine sera manifeste dans l'intérêt pour la bande dessinée, la contre-culture, les théories de Timothy Leary, de Marcuse, de McLuhan, etc.

À la lumière de ces différents courants, une poésie urbaine est apparue, ouverte à l'internationalisme et à la nouveauté. Cela sera particu-

lièrement vrai dans la rubrique «commentaires», parue avec une grande régularité dans les pages de la NBJ depuis 1977, rubrique qui, doit-on le rappeler, se sera donné l'objectif de faire paraître «des réflexions critiques sur des livres d'ici et d'ailleurs, récents ou pas, mais pouvant servir de tremplin à l'écriture, à l'imaginaire et à la pensée<sup>15</sup>». De ces critiques, un bon nombre portera sur des oeuvres étrangères: françaises<sup>16</sup>, sud-américaines, japonaise, etc.

Une ouverture de plus en plus grande sur le monde s'y dessine, ouverture qui se manifestera par la réalisation, en 1983, de parutions spéciales comme *Mexique Québec Canada* (no 126) et *Livraison spéciale* (no 132) réunissant des auteurs/es québécois/es et étrangers/ères.

### Une revue polémique

Dès la première livraison de la BJ, l'équipe se sent impliquée dans le débat idéologique — entendons par là nationaliste et socialiste — alors en cours. Elle affirme:

LA BARRE DU JOUR ne défendra aucune idéologie politique, mais elle ne pourra qu'acquiescer à tous les textes de valeur littéraire qui lui seront soumis, bien qu'ils fussent empreints de caractère politique. Car s'il n'y a pas de poésie engagée, il y a une poésie essentielle qui veut tirer l'image de l'homme vers la lumière et assurer une place dans cette conscience culturelle qui s'éveille rapidement aux nécessités et par là se définit comme nécessité<sup>17</sup>.

On est à même de constater que la «ligne» défendue par le comité s'avère ambiguë: on tente de trouver le juste milieu entre un engagement qui ne devienne pas du militantisme et une écriture répondant à des critères de qualité tout en restant impliquée dans le contexte social.

Le document de travail préparé par Marcel Saint-Pierre en 1969-1970 viendra apporter quelques éclaircissements:

LA BARRE DU JOUR sera une revue de polémique et, en ce sens, elle doit accorder autant d'importance à la critique qu'à la création, celle-ci étant seule à pouvoir permettre l'élaboration claire d'une stratégie littéraire susceptible de déborder sur les plans culturel, social et politique<sup>18</sup>.

On l'aura remarqué, cette optique est près de la vision du groupe *Tel quel*. Mais on y sent aussi se profiler l'«ombre» marxiste de l'époque, qui marquera pendant un certain temps le vocabulaire théorique. Ainsi, dans ce texte de Nicole Brossard et Roger Soublière publié dans le *Document Miron*

(no 26), texte qui n'a pourtant pas été endossé par toute l'équipe:

Tant et aussi longtemps que l'establishment fera la pluie et le beau temps avec le travail et la santé des salariés québécois, tant et aussi longtemps que des hommes seront emprisonnés pour leurs idées, nous aurons besoin d'une littérature:

1. subversive  
susceptible de changer les valeurs reçues.
2. opérante  
efficace: n'hésitant pas à supprimer images et mémoires quand elles seront sur le point d'être récupérées. Bref, conséquente et corrosive.
3. délictueuse  
dans sa grammaire, inopérante pour qui pense le présent comme le passé<sup>19</sup>.

Ces objectifs seront repris dans la BJ, mais ils seront poursuivis surtout au niveau du travail formel, afin de saper les assises mêmes du langage. Quelques années plus tard, ils reviendront par le biais du féminisme dans le numéro 50, par exemple, intitulé *Femme et Langage* (1975) ou dans la livraison 56-57, *Le corps les mots l'imaginaire* (1977): le privé étant désormais reconnu comme politique, écrire son quotidien de femme devient une façon d'exercer une subversion.

Cependant, la polémique a eu peu de rebondissements à la BJ, sauf peut-être dans certains articles de Claude Bertrand, dans «Notes pour une pratique», ce texte signé par François Charron et Roger Des Roches qui lancent la question d'une écriture matérialiste (no 29, 1971) ou dans la parution sur *Parti pris* (no 31-32, 1972). L'esprit polémique sera détourné vers d'autres revues de l'époque comme *Chroniques, Stratégie et Champs d'application*.

Quand la NBJ prendra la relève en septembre 1977, le collectif dira son intention de faire paraître des essais, mais l'optique sera différente: on veut établir des «hypothèses et synthèses qui (...) touchent de près (les) pratiques de vie et d'écriture<sup>20</sup>». La polémique reviendra rarement, à peine le temps d'une réponse de Marc Chabot (no 67, 1978) à un article de Marcelle Brisson intitulé *L'écriture réflexive au Québec* (no 60, 1977), à peine le temps d'un commentaire de Hugues Corriveau sur un numéro de *Liberté* (no 125) ou de la livraison *Intellectuel/le en 1984?* (no 130-131).

### Le projet d'animation

Dès sa fondation, la BJ démontre un souci «pédagogique». On souhaite diffuser la littérature québécoise d'hier et d'aujourd'hui. Dans une parution consacrée au théâtre (no 3-5, 1965) on demande au gouvernement

«de tout mettre en branle pour rendre le théâtre populaire, i.e. accessible à tous<sup>21</sup>». On désire que l'art dramatique soit enseigné dans les écoles, afin que les élèves y prennent goût. On voit «la nécessité d'une collaboration très étroite entre le Ministère des Affaires Culturelles et le Ministère de l'Éducation<sup>22</sup>».

Que l'art devienne à la portée de tous, voilà bien un objectif propre à ces années. Il se déplacera par la suite, mais, tout en se transformant, gardera quelque chose de «pédagogique». Cela n'est-il pas dû au fait que nombre d'écrivains/es de cette génération sont aussi des enseignants/es?

À la direction de la BJ/NBJ, la vision «pédagogique» évoluera vers l'animation culturelle. On continue de promouvoir la nouvelle écriture québécoise, non seulement en la publiant, mais en prenant la parole sur la place publique. On organise deux colloques NBJ: le premier, en 1980 — «*La Nouvelle Écriture*» (no 90-91) — est suivi d'un second, cette fois coordonné par Claude Beausoleil — *Traces, écriture de Nicole Brossard* (no 118-119)<sup>23</sup>. En février 1984 se tient à huis clos un troisième colloque — *Vouloir la fiction © la modernité* (no 141) —, afin de permettre à une trentaine d'auteurs/es de se pencher ensemble sur l'état actuel de l'écriture. Ces réalisations donnent à la revue un nouveau souffle, la faisant en quelque sorte déborder de son cadre.

Cette volonté d'implication dans le milieu est pleinement consciente. Aussi, au moment de faire le bilan de leurs trois années à la NBJ, Hugues Corriveau, Louis Cotnoir et Lise Guèvremont déclarent-ils:

La NBJ s'est également voulue plus (visible) en participant à des événements publics, comme des récitals (pensons à *Poésie Ville ouverte* en 1983). Toutes ces réalisations laissent présager de l'avenir et prouvent que cette revue, à la veille de fêter son vingtième anniversaire de fondation (...) se préserve de l'usure<sup>24</sup>.

## L'avenir

Se préserver de l'usure: voilà bien le défi. Chercher des idées neuves, susciter des textes, suivre le plus fidèlement possible la production des écrivains/es plus mûrs/es tout en essayant de découvrir de jeunes auteurs/es. La nouvelle équipe de la NBJ — Jean Yves Collette, Normand de Bellefeuille, Michel Gay et Line McMurray — mise à la fois sur la continuité et le renouveau.

Continuité: désir de s'ouvrir de plus en plus à l'internationalisme, en préparant des livraisons axées sur l'étranger; un numéro *Maurice Roche*, par exemple, et un numéro féministe préparé par le groupe Tessera.

Continuité: préserver les numéros de femmes institués par Nicole Brossard et conservés par l'équipe Corriveau-Cotnoir-Guèvremont.

Continuité: s'impliquer de plus en plus dans le milieu, par le biais de manifestations publiques: des fêtes anniversaires de la BJ/NBJ en février 1985, un forum sur l'écriture au féminin en mars 1985, des projets de colloques, etc.

Continuité: favoriser la production du texte. «*Sous toutes ses formes* <sup>25</sup>», soutient Michel Gay. Donner lieu à tous les courants de la modernité. Et ne pas oublier que «(cela) passe par les mots <sup>26</sup>» encore et toujours: «Toute écriture (...) est une entreprise linguistique <sup>27</sup>», disait France Théoret en 1967. Privilégier l'espace de la page, «le papier, la typographie, l'image <sup>28</sup>» comme partie intégrante de la fiction: reconduire ainsi cette vision datant de 1969-1970:

présenter sous forme de textes principalement, ou en s'aidant des techniques modernes d'impression et d'expression sur papier, un ensemble d'œuvres faisant état des connaissances établies et de la consciencé acquise face à la littérature <sup>29</sup>.

Continuité, disons-nous, qui, pourtant, ne signifie pas piétinement. Je vois plutôt dans ce retour actuel à une écriture plus «spatiale», le désir de revenir en toute connaissance de cause à des pratiques formelles dont on n'a pas investigué toutes les possibilités, qu'on a peut-être trop vite évacuées.

Avec ce renouveau formaliste, la NBJ ne pourra-t-elle pas devenir un lieu dynamique où toutes les tendances de la modernité québécoise puissent, quitte à s'affronter parfois, être discutées, où la théorie puisse progresser au rythme de la fiction?

### Un «inconscient» éditorial

À quoi attribuer cet esprit de continuité à la BJ/NBJ, si stable malgré les quelques écarts au cours des ans — pensons à la courte période où la rédaction fut assumée par Marie-Francine Hébert, Jano Saint-Pierre, Bernard Tanguay et Gleason Théberge —? Au choix de la relève au sein des comités rédactionnels successifs, comme au choix de collaborateurs/trices partageant les vues de la direction.

On remarque que, si les documents éditoriaux se font nombreux dans les tout débuts de la BJ, ils s'espacent par la suite, se font courts et rares, se résumant (presque) à des bilans au sortir des différentes équipes et à de brefs liminaires servant de présentation aux nouveaux comités. La NBJ ne ressent plus le besoin de préciser un «programme» que les lecteurs et lectrices connaissent implicitement.

L'époque des «grands engagements» est révolue. La nouvelle écriture cherche à accentuer les singularités entre les auteurs/es, à faire entendre des voix plus personnelles. La NBJ ne peut qu'accompagner ce courant. Les critères d'acceptation des textes deviennent plus élastiques et il ne faut pas

s'étonner d'un certain «flou» dans la politique de sélection. Ainsi, ce commentaire de Michel Gay, extrait d'une lettre à un auteur:

Nous ne pouvons malheureusement pas non plus répondre à la question que vous soulevez dans votre lettre au sujet des critères de sélection (et de rejet). La littérature, selon le point de vue de la NBJ, se définit «à l'usage». C'est donc de numéro en numéro que nous essayons d'affirmer les «différences» littéraires. Nous investissons d'emblée, il va sans dire, du côté de la modernité <sup>30</sup>.

Ou ce passage tiré d'une lettre de refus rédigée par Hugues Corriveau:

Mais voilà ... comment vous expliquer cette politique (éditoriale) sans vous suggérer de lire attentivement notre revue qui nous paraît l'expliquer d'elle-même, manifester par elle-même ce qu'elle compte être, ce qu'elle souhaite mettre de l'avant. Comment redire ici qu'il nous paraît évident qu'elle s'ajuste le plus possible à une modernité vivante <sup>31</sup>.

Comment ne pas constater ici que les tendances éditoriales se dégagent instinctivement, par ce qu'on sent des textes, par l'impression qu'ils vont plus loin, qu'ils peuvent renouveler l'écriture. On peut parler, dans ces conditions, d'une «inconscient» éditorial. Éditer de la fiction, n'est-ce pas toujours un risque à prendre <sup>32</sup>? Les critères de valeur peuvent-ils être catalogués quand il s'agit de textes littéraires? La fiction, finalement, ne précède-t-elle pas toujours la théorie?

---

#### Notes

1. Robert Guy Scully, «Nos trois revues de création littéraire... en revue», *le Devoir*, 6 novembre 1971.
2. Remarquons cependant que Jean Yves Collette n'a pas participé à la réalisation du numéro 54, l'équipe de rédaction étant constituée de Marie-Francine Hébert, Jano Saint-Pierre, Bernard Tanguay et Gleason Théberge exclusivement.
3. Michel Beaulieu, «Malgré tout, il y a des revues littéraires qui survivent», *Perspectives*, 21 octobre 1972.
4. Marcel Saint-Pierre, «Texte présenté à l'équipe de *La Barre du jour*, en l'année pré-révolutionnaire -2, 1969-1970», document inédit.
5. *Ibid.*
6. Jan Stafford, court texte dans le cadre d'un dossier sur la BJ, *le Quartier latin*, 16 février 1967.
7. La direction de la BJ, «*La Barre du jour*», *le Quartier latin*, 16 février 1967.
8. *Ibid.*

9. Marcel Saint-Pierre, *ibid.*
10. Michel Beaulieu, «La poésie en 1980», dans *Poésie 1980*, NBJ, nos 92-93, juin 1980, pp. 8-9.
11. Hugues Corriveau, entrevue accordée à Gilles Archambault, Wilfrid Lemoyne et Yvon Rivard, dans le cadre de l'émission *Littérature au pluriel*, au réseau Radio-Canada MF, 5 mars 1982.
12. Michel Gay, extrait d'une publicité de la NBJ, novembre 1978.
13. Marcel Saint-Pierre, *le Quartier latin*, 16 février 1967.
14. Nicole Brossard, «Saint-Denys Garneau», BJ, no 21, septembre-octobre 1969, p. 69.
15. «Liminaire», NBJ, no 58, septembre 1977, p. 3.
16. Signalons que plusieurs commentaires porteront sur des œuvres d'Hélène Cixous, qui, venue enseigner à l'Université de Montréal à deux reprises, a eu beaucoup d'influence sur la génération de la BJ/NBJ.
17. «Présentation», BJ, no 1, février 1965, p. 2.
18. Marcel Saint-Pierre, extrait du «texte présenté à l'équipe de la BJ en l'année pré-révolutionnaire -2, 1969-1970».
19. Nicole Brossard et Roger Soublière, «De notre écriture en sa résistance», dans le *Document Miron*, BJ, no 26, octobre 1970, pp. 5-6.
20. «Liminaire», NBJ, no 58, septembre 1977, p. 3.
21. «Cataplasmes et subventions», dans *Théâtre-Québec*, BJ, no 3-5, juillet-décembre 1965, p. 3.
22. *Ibid.*, p. 5.
23. Mentionnons que ces deux premiers colloques ont été rendus possibles, grâce, entre autres, à l'aide apportée par le département d'études littéraires de l'UQAM. Encore une fois, pédagogie et animation se répondent.
24. Hugues Corriveau, Louise Cotnoir et Lise Guèvremont, «Sortie/exit» dans la livraison du même titre, NBJ, no 140, juin 1984, p. 12.
25. Michel Gay, «On n'en reviendra pas», dans *Vouloir la fiction © la modernité*, NBJ, no 141, septembre 1984, p. 6.
26. *Ibid.*, p. 6.
27. France Théoret, *le Quartier latin*, 16 février 1967.
28. Michel Gay, «On n'en reviendra pas», *op. cit.*, p. 6.
29. Marcel Saint-Pierre, texte présenté à l'équipe de la BJ, 1969-1970.
30. Michel Gay, lettre de refus rédigée entre 1978 et 1981, inédit.
31. Hugues Corriveau, lettre de refus rédigée entre 1981 et 1983, inédit.
32. Notons qu'on sait aussi relever des défis quant à la fréquence des parutions. La BJ était un bimensuel; la NBJ devint un mensuel dès septembre 1977, mais elle passera de douze à seize numéros sous l'équipe en place depuis septembre 1984.